Ami du Clergé du 18 janvier 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — A. La Rédemption nécessaire : V. Seul, un Homme-Dieu pouvait réparer le péché, 17.
Les Paraboles de l'Evangile. — 1re série. Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion. IV. Le bon Samaritain, 18. — V. La brebis perdue, 19. — VI. Le Pharisien et le Publicain, 19.
A l'école des Saints. — Les sept Bienh. Fondateurs des Servites (12 février) : La parfaite dévotion à Marie, 20.
Pour l'imposition des cendres. — Préparons-nous à la mort, 23.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXII. Conversations de Malines et situation actuelle, 23.

JESUS LE REDEMPTEUR

A. — La Rédemption nécessaire

V

SEUL, UN HOMME-DIEU POUVAIT RÉPARER LE PÉCHÉ

Mes frères,

« *De profundis clamavi ad te Domine* : j'ai crié vers vous, Seigneur, du fond de l'abîme ! » (Ps. CXXIX, 1). Cet appel de David après son péché pourrait bien être le cri de l'humanité déchue de sa splendeur première. Après le péché du premier homme, l'iniquité s'est multipliée sur terre, et les crimes de l'humanité appelaient la vengeance du ciel. Rappelez-vous le déluge, Sodome et Gomorrhe... Qui donc apaisera le Seigneur irrité ? Qui pourra réconcilier la créature pécheresse au Créateur offensé ?... Les générations qui se sont succédées au cours des siècles ont senti vaguement qu'un Sauveur viendrait et Dieu, dans sa bonté, l'a indiqué au peuple élu : c'est le Messie, le Fils de l'homme, le rejeton de Juda et de David...

Mais quel sera cet envoyé ? Un homme ? Un Dieu ? Ce sera l'Homme-Dieu, car, pour offrir une réparation suffisante, il fallait que Dieu se fît homme.

I

L'homme, sans doute, par le péché, était tombé bien bas. Mais enfin, la nature humaine, même après le péché, gardait encore sa liberté et la possibilité de se convertir et de revenir à Dieu. Il était donc souverainement convenable que réparation fût faite. Ah ! sans aucune contestation possible, Dieu n'y était nullement obligé. Aucune nécessité absolue, ou morale, ne l'y contraignait. Quelque dure que puisse sembler cette affirmation, il faut, théoriquement du moins, confesser que Dieu, après le péché des hommes, pouvait les priver du bonheur céleste sans leur faire la moindre injure : une telle solution ne comporte aucune imperfection dans l'œuvre divine, puisque l'inachèvement du plan providentiel eût marqué la malice des hommes et non l'impuissance de Dieu. Mais, je le répète, cette considération est bien théorique. Dans sa bonté, Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, et, parce qu'il ne l'a pas voulu, nous entendons les Pères et les Docteurs de l'Eglise nous dire, avec S. Athanase, qu' « il était indigne de la divine bonté, qu'il était souverainement indécent que l'œuvre de Dieu fût détruite » *(De Incarnatione,* n. 6) ; ou, avec S. Anselme que « la nature humaine ayant été créée pour jouir de la béatitude céleste, il faut nécessairement que l'homme puisse arriver à ce terme » fixé par la Providence *(Cur Deus homo,* I, 4).

Mais comment cette restauration de l'ordre pourra-t-elle être réalisée ? Dieu se contentera-t-il de pardonner sans exiger du pécheur la moindre marque de repentir ? Un tel pardon serait une prime à l'ingratitude et nous ne pouvons un seul instant en envisager la possibilité. Dieu se contentera-t-il d'une satisfaction offerte par une simple créature ? Pardonnera-t-il au pécheur, à l'homme déchu qui, comprenant la gravité de sa faute lui demanderait sincèrement pardon ? Ah ! certes, dans son infinie miséricorde, Dieu aurait pu se trouver satisfait d'une réparation aussi imparfaite, incapable de restituer à Dieu un hommage compensateur équivalent à l'injure faite par le péché. D'une part, en effet, la faute qui souille l'âme est un obstacle absolu à tout mérite d'ordre surnaturel et donc à toute possibilité de restaurer l'ordre violé par le péché. D'autre part, même en supposant que la bonne volonté du pécheur soit entière, il subsistera toujours un manque de proportion entre l'offense faite à Dieu et la réparation offerte par une simple créature. L'offense, en effet, s'estime en fonction de la dignité de la personne offensée ; elle est donc d'autant plus grave que la personne offensée est plus digne. La réparation, au contraire, s'estime en fonction de la dignité de celui qui répare. Et ainsi, jamais une réparation offerte à Dieu pour le péché par une simple créature ne sera équivalente à l'offense faite à l'infinie majesté de Dieu... En vérité, notre grand théologien, S. Thomas d'Aquin, a bien raison d'appeler une telle réparation « libération, et non rédemption » (IV Sent., III, d. 20, a. 4, sol. 1).

II

Une réparation parfaite ne peut donc être offerte à Dieu que par une personne d'une dignité infinie. Mais pour être une réparation du péché des hommes, il faut qu'elle soit offerte par les hommes eux-mêmes. Et c'est ici que nous entrevoyons le grand mystère, à la fois d'amour et de justice, qui a présidé de la part de Dieu à la rédemption du genre humain...

Mystère d'amour, tout d'abord, car, sans l'amour infini d'un Dieu très bon, la réparation eût été impossible. Mais « Dieu a tant aimé le monde, nous dit S. Jean, qu'il lui a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (III, 10). Ce que l'homme laissé à lui-même n'aurait pu faire, un Dieu fait homme le réalisera d'une façon suréminente. La moindre de ses actions, dès là qu'elle émane d'une personne divine, acquiert une valeur infinie et présente à la Sainte Trinité une réparation supérieure à l'injure causée par tous les péchés du monde. Mystère d'amour dont la vie et la mort du Christ nous révèle toute l'étendue et toute l'intensité. Amour qui se manifeste dans l'Incarnation, dans la naissance à Bethléem, dans la vie cachée de Nazareth, dans la prédication des années de vie publique, dans la douloureuse passion et la mort du Sauveur, et qui se prolonge jusqu'à la fin des siècles dans l'Eglise et le bienfait des sacrements.

Mais la réparation ne sera réalisée que si le mystère d'amour se complète d'un mystère de justice. La justice exige que non seulement la réparation soit offerte à Dieu, mais qu'elle le soit par celui-là même qui a causé l'offense. Et le pécheur, c'est l'homme ; aussi le Fils de Dieu se fait homme pour réparer au nom des hommes. Homme, il sera l'un de nos frères et parlera en notre nom ; homme, il se chargera des péchés des autres hommes et les expiera au nom de toute l'humanité... Mais qui donc le qualifiera pour parler, pour expier au nom de tous ? Nous touchons ici au point le plus délicat du mystère d'amour et de justice. C'est Marie, en effet, la Vierge prédestinée, qui sera le trait d'union entre l'humanité pécheresse et Jésus son Rédempteur. Ecoutez plutôt la raison apportée par S. Thomas d'Aquin pour justifier l'Annonciation à Marie. « Par le consentement qu'y donne la Vierge, il était manifeste qu'un mariage spirituel était contracté entre le Fils de Dieu et la nature humaine. Aussi l'Annonciation a-t-elle demandé le consentement de la Vierge au nom de la nature tout entière » (III^a, q. 30, a. 1). Et, par ce consentement donné par Marie, Celui qui, en prenant un corps et une âme en son sein virginal devenait, grâce au consentement de toute l'humanité exprimé par Marie, non seulement homme comme nous, mais homme *pour* nous et, pourrait-on dire encore, homme *par* nous, qualifié ainsi expressément pour devenir notre représentant à tous dans l'œuvre admirable de notre rédemption.

* *

Nous comprenons mieux ainsi pourquoi la liturgie de l'Avent, toute remplie de l'espérance en la venue prochaine du Messie, respire une joie débordante. « Réjouis-toi, fille de Sion, voici que le Seigneur vient et sa venue sera un jour de lumière : le voici qui s'approche, le Grand Prophète, celui qui renouvellera Jérusalem » (1^er^ Dim., ant. 1^res^ Vêpres), c.-à-d. le peuple de Dieu. Oui, les ténèbres de l'abîme où nous étions tombés se dissipent et font place à la clarté dont le Seigneur remplira toute la terre. Le mystère d'amour et de justice va s'accomplir et nous pourrons redire avec l'apôtre S. Jean : « Dieu est vraiment amour ; et l'amour de Dieu en nous s'est manifesté parce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde pour être propitiation pour nos péchés » (I Jo., IV, 8-10). Combien serions-nous coupables si nous restions encore attachés au péché ! Mais non, nous aimerons Dieu *parce que Dieu nous a aimés le premier* (19). Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

1re série

Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion

IV

LE BON SAMARITAIN

L'occasion de cette parabole est une question qu'un Docteur de la Loi pose à Jésus dans le dessein de l'embarrasser : — « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Comme c'est un homme instruit, Jésus commence à l'interroger à son tour, manière de détourner l'attaque en reprenant l'avantage de l'offensive : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? » L'homme répond sans hésiter : « Amour de Dieu ; amour du prochain ». Il savait donc : pourquoi avoir posé cette question ? L'homme se rend compte que Jésus vient de marquer un avantage. Pour se rattraper — ou peut-être avait-il prévu qu'il en viendrait à poser cette question ? — il reprend : « Mais qui est mon prochain ? »

Question que les écoles juives débattaient en effet : l'amour imposé par la Loi devrait-il se restreindre à la famille proche ? ou embrasser toute la tribu ? ou s'étendre au peuple juif tout entier ? Aucune école n'avait jamais dépassé ces limites-là.

Et Jésus répond par la parabole du Bon Samaritain.

I. — *Le récit* (Luc, X, 25)

De Jérusalem à Jéricho il y a une trentaine de kilomètres, et une dénivellation vers Jéricho de plus de 1.000 mètres. Etape moyenne par sa longueur, mais pénible, et rendue dangereuse par les voleurs qui guettaient les voyageurs présentant des signes extérieurs de richesse.

Les voleurs précisément s'attaquent à cet homme, le dépouillent de ce qu'il portait, et, comme il avait dû se défendre, le rouent de coups et le laissent à demi-mort.

Peu après un prêtre passe par là, l'aperçoit sur le bord de la route, détourne les yeux et poursuit son chemin.

Un lévite en fait autant.

Survient un étranger, un homme de la Samarie. Lui s'arrête et soigne le blessé avec ce qu'il a sous la main : de l'huile et du vin

(provisions de bouche et remèdes dans ces pays), il panse ces blessures et, peut-être en déchirant ses propres vêtements, le hisse sur sa monture, l'y soutient, et le mène lentement (l'endroit devait être écarté de toute habitation pour que des voleurs s'y soient risqués, et demeurait dangereux pour le sauveteur forcé à ralentir sa marche...) jusqu'à l'hôtellerie la plus proche. Là il continue à s'occuper de lui, couvre ses dépenses, et même donne un acompte à l'hôtelier et s'engage à lui rembourser par la suite la totalité des frais engagés par lui.

— Lequel a été le prochain de cet homme? demande Jésus.

II. — *L'application*

Elle est toute simple : la loi de la charité nous lie envers tous les hommes. Il faut comprendre que c'est là une révolution, que c'est la grande révolution, que la loi ainsi élargie au monde entier devient la charte fondamentale du Royaume.

Auparavant il était écrit : « Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis » (Mat., v, 43).

Dans le royaume terrestre, il y a des ennemis. Dans le Royaume de Dieu, il n'y a que des frères, ou des frères possibles.

Le mot « prochain » a changé de sens. Il ne désignait que « les proches » ; désormais, il désigne tout homme que n'importe quelle circonstance rend proche de moi.

1. Toutes les distinctions de nations, de races, de classes sont effacées. Nous pourrons encore combattre des doctrines, des agissements, mais non plus des hommes.

Je devrai peut-être partir en guerre ; mais je n'aurai pas de place pour la haine. Peut-être serai-je mis en prison injustement; peut-être aussi aurai-je à condamner justement à la prison ; dans un cas comme dans l'autre j'ai le droit de chercher à échapper à un châtiment injuste, ou d'infliger une peine juste, mais il me faudra trouver un autre mobile intérieur que la haine pour agir. Ce sont des choses qu'il faut redire au lendemain d'une guerre étrangère et d'une guerre civile, à la veille peut-être de nouveaux conflits.

Si j'ai combattu, c'était pour sauvegarder des valeurs supérieures ; et s'il m'est arrivé de donner la mort — signe d'une barbarie persistante dans une civilisation dont j'ai tort d'être si fier — c'était, si je suis chrétien, tout en acceptant pour moi l'éventualité de donner ma propre vie, pour la défense d'une cause qui la dépasse.

2. Cela ne veut pas dire cependant que tous les hommes vivant sur cette terre aient les mêmes droits aux manifestations concrètes de ma charité.

Il y a des degrés dans la proximité, et il y a des degrés dans l'urgence des besoins qui m'entourent.

La charité commence dans le cercle de la famille : pourquoi faut-il justement que ce soit là si souvent que soit freiné l'exercice de l'amour par l'agacement des contacts quotidiens, par l'égoïsme et l'habitude, par le jeu le plus serré des rivalités ? Combien d'entre nous réservent à leurs proches le moins bon d'eux-mêmes... Père, mère, enfants, frères et sœurs, jeunes filles, grands garçons, chacun de vous a son rôle à jouer au sein de la famille pour la rendre confortable, plaisante et agréable à vivre.

Elle se poursuit dans tout le rayonnement social de la vie. Le sens profond de l'Action Catholique, c'est l'organisation du rayonnement de la charité chrétienne : dans un monde froid et hostile, elle a pour but de rendre à tous les conditions qui font la vie souhaitable et bonne.

Elle s'adresse avec prédilection aux moins heureux, à tous les faibles : les pauvres (les économiquement faibles), les malades (les physiquement faibles), les incroyants des pays de mission (les spirituellement faibles).

Toutes les conquêtes de la Charité constituent autant d'élargissements du Royaume de Dieu.

V

LA BREBIS PERDUE

C'est une des paraboles du Royaume.

D'autres nous ont dit comment le Royaume se présente à nous : une semence venue d'en-haut et qui germe toute seule ; une semence qu'il faut accueillir cependant dans un terrain aussi soigneusement préparé que possible. Un trésor plus précieux que tous les trésors et toutes les perles...

Celle-là nous dit comment Dieu de son côté envisage l'aventure du Royaume.

Dieu s'y intéresse-t-il ? Sans doute, puisqu'il l'a amorcée !

Mais Dieu se passionne-t-il pour elle ? La Passion de Jésus est là pour répondre à cette question. Et la parabole présente nous donne un avant-goût de l'histoire tragique : c'est le roman de Dieu tel que Dieu seul pouvait l'écrire (Luc, xv, 3).

I. — *Le récit*

Jésus s'adresse à un peuple de cultivateurs et de pasteurs. Il leur présente un berger qui fait faire à son troupeau de 100 têtes le périple quotidien autour de l'enclos familial, ou le périple de plusieurs semaines dans le pays désertique à l'herbe maigre, avec la halte nocturne dans un enclos de pierres sèches trouvé au hasard de la marche.

Un soir il manque une brebis dans le troupeau. Le berger parque les 99 autres sous la garde du gamin qui l'accompagne. Il part dans la nuit, scrute les ravins, les gouffres, les haies. Il appelle... Voici qu'enfin un bêlement lui répond. Le cœur battant il se précipite, la découvre, la dégage, la caresse, la prend sur ses épaules...

II. — *L'application*

C'est l'attitude de Dieu qui nous est dépeinte là. Pas la détresse de la brebis égarée,

qui sera reprise tout au long dans l'histoire de l'enfant prodigue.

Bien difficile de commenter : c'est le cœur de Dieu qui vibre là ; et Dieu seul pouvait nous en parler.

1° L'inquiétude de Dieu. — Trop souvent nous nous représentons Dieu sous les traits d'un souverain tyrannique, exigeant, et qui châtie. Quelle caricature, quelle vue déformante de la réalité !

Ce n'est pas dans le sens de son intérêt propre que Dieu agit jamais à notre égard. Quel intérêt pourrait-il trouver dans notre fidélité, et quel dommage éprouver de nos infidélités ?

Petite brebis, aventureuse et irréfléchie, vous avez quitté le troupeau de l'Eglise, toute fière, toute joyeuse de votre liberté dangereuse. Mais les embûches de la route, la boue des ornières, le froid et les frayeurs nocturnes, vous les avez connues en vous écartant loin du berger, et la faim torturante s'est fait sentir... Et tout cela, le bon berger l'imagine et le ressent à distance.

Est-ce que ce n'est pas là l'amour le plus désintéressé, cette angoisse qui fait écho à une angoisse ? N'est-ce pas, les mamans, les papas, les époux, les enfants ?

2° La recherche anxieuse. — Ici, comme la parabole pâlit devant la réalité !

Les démarches de Dieu ? Son voyage vers vous a commencé par cette glissade du ciel sur terre. Son costume de voyageur : la nature humaine. Ses approches : toutes les routes de la Galilée, de la Palestine qui convergent vers le Calvaire, et de là vers tous les tabernacles. Et toutes les sollicitations personnelles de la grâce auprès de toutes les âmes, la Passion un jour subie, et monnayée à travers les siècles !

3° La joie de Dieu dans le ciel. — Nous touchons là au sommet des enseignements mystiques. Cette joie dont quelques âmes privilégiées seules ont eu un faible avant-goût. C'est l'épisode d'un roman ineffable que Dieu seul peut vivre. Le prêtre qui est son instrument, à certains jours, en connaît aussi un tout petit reflet au confessionnal.

Mais n'en avez-vous jamais deviné quelque chose ? La joie de la femme quand son mari rentre au foyer après cinq années de captivité ou de déportation ? La joie de la maman quand son enfant qu'elle croyait perdu revient à la vie ? La joie de l'enfant perdu dans une foule et qui se retrouve en présence de ses parents ?

* *

Nous prierons pour que cette joie soit donnée à Dieu au cours de ces semaines, de ce Carême et de la Semaine Sainte. Et s'il est parmi vous une de ces âmes affreusement désemparées et qui entend ce soir résonner à son oreille la voix du Berger divin, oh ! qu'elle lui donne cette joie-là, qu'elle lui dise : oui, oui !

VI

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Il semblerait qu'à l'invitation de faire partie du Royaume la réponse à donner soit simple :

dans l'exercice de ma liberté souveraine, je puis répondre : Oui, et jouer le jeu des paraboles. Je puis aussi répondre : Non, et mépriser le trésor offert ; ce dernier choix est peut-être insensé, du moins ne prête-t-il à aucune équivoque.

Une troisième position est possible, équivoque celle-là : je puis faire semblant d'y entrer, et ne pas en être.

Ou bien je cherche à tromper les autres, pour obtenir d'eux une considération à laquelle j'attache une certaine importance sans vouloir d'abord la mériter. De la vertu je n'ai que le masque, je suis un Tartuffe. Ou bien, et c'est plus grave, je finis par me tromper moi-même, ultime aveuglement : je prends mon masque pour ma figure, je suis un pharisien.

Jésus dédie cette parabole « à l'adresse de certains qui avaient l'intime persuasion d'être des justes, et qui méprisaient les autres ». Il y a quelque chose de brutal dans cette parabole qui arrache un masque si bien collé à la peau. Il y a aussi quelque chose de révolutionnaire en elle, de terriblement audacieux : elle démasque — à quelque échelon social qu'ils se trouvent placés — les hypocrites conscients ou inconscients. Elle est si révolutionnaire qu'on souffrirait difficilement que nous la transposions en chaire.

Le Pharisien, c'est un intellectuel, un chef du peuple, un puissant de ce monde, un bourgeois aisé, un homme « de l'élite ». Le Publicain, c'est un homme méprisé, pensons à un collaborateur notoire, à un trafiquant du marché noir... ; dans les paraboles, on l'assimile aux femmes de mauvaise vie.

Jésus, d'ailleurs, se garde bien de généraliser : Nicodème, qu'il reçoit si amicalement, est un Pharisien ; et du Temple il lui arrivera de chasser les Publicains...

Il ne s'agit donc pas d'une querelle de classe, mais d'un débat d'hommes, et le débat est évidemment plus significatif quand il oppose deux hommes choisis dans ces deux classes. La vertu révolutionnaire de cette parabole réside tout simplement en ceci qu'aux apparences de la respectabilité traditionnellement reçues comme la respectabilité même, Jésus substitue la réalité, telle que Dieu la voit : telle est la révolution opérée. La réalité telle que Dieu la voit ! Seul un Dieu pouvait nous la révéler : la parabole est signée... (Luc, XVIII, 9).

I. — *Le récit*

Il n'est pas difficile à suivre maintenant.

Le Pharisien dit : « O Dieu, je vous rends grâces... » Et nous aimons cette attitude initiale. Quelle belle prière aurait pu suivre un tel début !

Mais il est clair qu'il n'y a là qu'une formule détournée de son sens : Dieu nommé en tête de cette phrase devrait en être le personnage important. Il cesse d'exister sitôt nommé. Le seul personnage qui reste en scène c'est le « je » hypertrophié, et qui s'érige orgueilleusement en face « des autres ». N'est-ce pas la négation du Royaume ? C'est un Royaume dont Dieu est évacué d'abord ; c'est un Royaume où l'égoïsme remplace la charité ensuite. C'est le contraire du Royaume avec les apparences du Royaume...

Quant au Publicain, n'est-il pas en plein du Royaume, lui dont Dieu occupe toute la pensée — comme dans la parabole de la pierre précieuse — et qui est en train de gémir comme la brebis perdue ?

Et le Seigneur conclut : ce dernier rentra chez lui justifié, parce qu'il l'était réellement aux yeux de Dieu, plutôt que cet autre, qui ne l'était que dans sa propre imagination...

II. — *L'application*

Cette parabole, si nous voulons échapper à l'accusation du pharisaïsme, nous ne nous hâterons pas d'en faire l'application aux autres. Nous comprendrons qu'elle s'adresse à nous.

Le Pharisien. Comme lui commençons donc parfois nos prières en disant : « O Dieu, je vous rend grâces... » La formule est bonne. Et nous avons bien le droit d'être objectifs, de reconnaître le bien qui est en nous. Mais nous éviterons de nous rapporter à nous-mêmes le mérite de ce bien, comme si nous avions quelque chose de bon que nous ne tenions pas de Dieu. Ainsi la fierté chrétienne est faite d'humilité, et tout ensemble cette fierté et cette humilité reconnaissante à Dieu signalent les heureux enfants du Royaume.

Mais, comme le Publicain, nous n'oublierons pas que nous sommes pécheurs. Nous dirons avec lui : « Mon Dieu, ayez pitié de moi... » Et là, c'est l'humilité qui nous conduira en sens inverse vers Dieu.

Et quant « aux autres », nous ne penserons même pas à nous comparer à eux, ni pour les mépriser, ni pour nous estimer davantage. Nous ne les verrons plus qu'à travers l'amour dont Dieu les aime.

Telle est la grande lumière du Royaume, et les démarches justes qu'elle commande.

A L'ECOLE DES SAINTS

Les sept Bienheureux Fondateurs des Servites (12 février)

LA PARFAITE DÉVOTION A MARIE

Mes frères,

Les serviteurs de la Sainte Vierge aiment à proclamer que tout ce qu'on leur attribue fut son œuvre, à elle. L'abbé Bellanger (1861-1902), parlant de son cercle militaire d'Arras disait : c'est l'œuvre de la Sainte Vierge ; « c'est Marie et Marie seule qui est reine et mère dans notre famille du Cercle militaire.»

Cette constatation devient évidente dans la vie et dans l'œuvre des fondateurs de l'Ordre des Servites que l'Eglise fête aujourd'hui tous ensemble.

Ils furent sept : Bonfils Monaldi, le plus ancien et le premier supérieur ; Bonagiunte Monetti, nommé Jean en religion ; Manetto dell' Antella, en religion Benoît ; Amideo de Amideis, en religion Barthélemy ; Uguccio Uguccioni, en religion Ricovère ; Sostegni, en religion Girardin ; et celui qui fut le plus célèbre de tous, Alexis Falconieri, d'une célèbre famille de Florence, qui refusa par humilité de recevoir les saints ordres et qui, malgré son effrayante austérité, vécut plus que centenaire. Ils furent sept fondateurs, mais ils pensaient : Il n'y a qu'une seule fondatrice : l'Ordre des Servites, c'est la fondation de la T. S. Vierge.

Ils lui doivent leur *appel,* leur *nom,* leur *vocation,* leur *institut,* comme nous allons le voir.

I. — *Leur appel*

Ils étaient sept marchands florentins, aussi appliqués à la piété qu'à leur négoce ; on peut se sanctifier dans toutes les professions. Ils étaient membres d'une confrérie, très florissante dans la Florence du XIII^{e} siècle, celle des Louangeurs.

En la fête de l'Assomption 1233, ils faisaient leurs dévotions avec les autres associés ; Notre-Dame leur apparut, les invita à quitter leurs affaires et les appela à une vie plus parfaite. L'office achevé, ils se confièrent leur vision. Et avec la promptitude des Apôtres, abandonnant barques et filets à l'appel de Jésus, ils résolurent d'obéir immédiatement à l'invitation de la Vierge.

Ils prirent conseil, comme il convenait, de l'évêque de Florence ; puis suivant le conseil du Christ ils s'en allèrent, réalisèrent leur fonds, en distribuèrent le produit aux pauvres et quittèrent la ville. Le 8 septembre suivant, fête de la Nativité, ils inauguraient en pleine campagne, dans une petite chapelle, leur vie nouvelle, vêtus d'habits grossiers, couleur de cendre, sous lesquels ils portaient un cilice.

Qu'allaient-ils faire ? Quel but donneraient-ils à leur activité ? Questions qu'ils ne se posaient pas pour l'instant. L'appel de la Sainte Vierge à une vie plus parfaite avait retenti et ils l'avaient suivi, préoccupés uniquement de se détacher du monde pour s'unir plus étroitement à Dieu, à l'école de Marie.

II. — *Leur nom*

Mais il fallait vivre. Ils avaient distribué leur fortune aux pauvres. Il ne leur restait plus qu'à mendier leur pain.

Chaque jour Giovanni Manetti et Alexis Falconieri revenaient à Florence pour quêter. On reconnaissait sous leur habit misérable les riches marchands d'hier. Sans doute ne les privait-on pas de quelques plaisanteries, de quelques lazzi... Or un jour une acclamation retentit, poussée par de petits en-

fants : « Ce sont les Servites de Marie... ». Parmi ces petits, qui saluaient ainsi providentiellement d'un nom nouveau les anciens négociants de Florence, se trouvait Philippe Béniti qui deviendrait un jour la gloire des Servites, gloire de science, de zèle, de charité et que Clément X inscrirait au nombre des saints.

Une fois encore, se réalisait la parole du Ps. VIII, 3), reprise par Notre-Seigneur contre les Princes des prêtres et les Scribes scandalisés de l'*Hosanna* des enfants, lors de son entrée à Jérusalem (Mat., XXI, 16) : « De la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle vous vous êtes préparé une louange... ». Quel beau nom pour ces mendiants volontaires d'être ainsi désignés les « serviteurs de la T. S. Vierge » ! Cet appel décupla leur amour pour Celle qu'ils regardaient comme leur sainte et divine maîtresse.

A partir de ce jour « ...Ils se donnèrent si entièrement à elle, rapporte le bréviaire, que, la vénérant comme leur mère, ils firent profession de lui rendre les plus grands honneurs, de ne vivre que pour elle, et d'obéir à toute créature pour son amour ; toutes choses qui les rendirent agréables à la Vierge et leur méritèrent de sa part une bienveillance extraordinaire. » Un tel amour, n'est-ce pas déjà la parfaite dévotion à Marie ?

III. — *Leur mission*

Bien vite, la ferveur indiscrète de leurs compatriotes menaçait la solitude et le recueillement des Servites. Ils se retirèrent alors sur le mont Senario, que Notre-Dame leur indiqua pour sauver leur vie de silence; ils y bâtirent un couvent et une église. C'est là que la Ste Vierge leur fit savoir ce qu'elle voulait de leur piété et de leur zèle : leur vocation et leur mission.

Parmi tant de fervents qui accomplissent sur la terre la prophétie de son *Magnificat :* « Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse », elle leur demande de consacrer leur vie de contemplation et d'apostolat à honorer le mystère de ses douleurs : la Passion de Jésus et sa Compassion maternelle. Vocation et mission bien précises, assignées par Marie à ses Servites dans l'immense famille de ses enfants.

En même temps, elle leur montre l'insigne de cette vocation. Au lieu de l'habit de pénitence, qui faisait la risée de quelques Florentins, ils porteront un vêtement de deuil, cette robe et ce manteau noirs que nous leur connaissons, en symbole et en mémoire des mystères de ses douleurs.

Belle et salutaire vocation. Nous avons besoin de nous rappeler pour mieux comprendre notre dignité et nos obligations de fils de la Vierge, qu'elle est la mère de Jésus, mais sa mère corédemptrice, associée au mystère de notre rachat, par quoi elle a eu sa part à notre salut et est devenue notre mère. Et nous avons besoin de savoir, pour porter avec patience notre croix quotidienne, qu'on n'est pas l'enfant de Marie sans s'unir à sa compassion, pas plus qu'on n'est le disciple de Jésus sans le suivre sur la voie douloureuse : là où je suis, là aussi sera mon serviteur.

IV. — *Leur Ordre*

Les sept Servites menaient sur le mont Senario, unis par un même amour de la T. S. Vierge, une intime vie de famille. Pouvaient-ils s'adjoindre des disciples et perpétuer la tâche assignée par Marie ?

Voici que vint à Florence S. Pierre de Vérone, un des premiers disciples de S. Dominique, Pierre le martyr qui, frappé à mort par des assassins trouverait encore le temps et la force d'écrire sur le sol avec son sang les premiers mots du *Credo.* Les Servites firent son admiration. Il fut convaincu que la gloire de Dieu et le bien des âmes trouveraient leur profit à voir s'étendre et se prolonger cette association d'âmes dédiées au culte des douleurs de Notre-Dame.

Marie révéla au saint Dominicain qu'il fallait instituer un Ordre dont le but principal serait de compatir à l'amertume de ses immenses douleurs. Obéissant à leur céleste fondatrice; nos Servites se préoccupèrent d'assurer leur succession. Les obstacles ne manquèrent pas : ils ne manquent jamais aux œuvres de Dieu. Mais le 11 février 1304, Benoît XI confirmait le nouvel Ordre des Servites de Marie. Et depuis sept siècles cet Ordre entretient et accroît à travers le monde la dévotion si sanctifiante et si consolante de la *Mater Dolorosa :* Notre-Dame des Sept Douleurs.

* *

Ce 11 février, date de l'approbation par Benoît XI, et jour assigné à la fête des Fondateurs par Léon XIII qui les canonisa, allait marquer au calendrier marial. Ce jour-là, pour la première fois, Notre-Dame de Lourdes apparut à Bernadette Soubirous...

Dans l'oraison des sept Fondateurs Servites de Marie, nous demandons la grâce « de partager avec eux sur la terre les souffrances de cette mère affligée, afin de pouvoir participer dans le ciel aux éternelles consolations. »

Grâce bien appropriée. Et Marie l'a voulue, parce que la méditation de ses mystères du rosaire, de ses mystères douloureux surtout, est des plus nécessaire. Notre nature répugne à la souffrance et le mal est le scandale du grand nombre. Si le ciel est le royaume « des consolations » cela suppose pourtant que notre terre est la vallée des larmes.

Il nous faut une explication à la souffrance, un modèle, un secours. Celui-là a découvert ce trésor qui porte au cœur la blessure de la Vierge douloureuse. Ici encore il est vrai de dire : « Qui a trouvé Marie a trouvé la vie. »

ALLOCUTION POUR L'IMPOSITION DES CENDRES

PRÉPARONS-NOUS A LA MORT

Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

Mes frères,

Vous allez entendre ces paroles à la cérémonie de l'imposition des cendres. En mettant les cendres sur notre front humblement incliné, le prêtre rappellera le néant de notre origine et de notre destinée corporelle. Recueillons cette puissante leçon d'humilité, et préparons-nous à retourner à la terre d'où nous sommes sortis.

* *

La poussière et la cendre voilà notre origine, voilà d'où nous venons. Dieu prit un peu de boue et en forma le premier homme d'où sont sortis les autres hommes. « La poussière et la cendre, voilà ce que vous êtes un peu de boue façonnée en homme », dit Tertullien.

Je suis attaché à mon corps et je suis tenté de l'aimer avec trop de complaisance. Quelle vanité ! Le visage ne peut s'offrir aux regards que parce que la matière qui le constitue est animée par la vie, mais une vie fragile et périssable. Qu'un choc, un mauvais courant d'air, un microbe malfaisant survienne, voilà ce corps meurtri de blessures et de plaies, gonflé d'abcès suppurants, dévoré de lèpre et de cancer ; que cette vie si fragile vienne à s'éteindre, voilà ce corps qui se décompose rapidement, qui tombe en dissolution, qui devient une pourriture puis un peu de cendre et de poussière ! Oui tout ce que j'ai été, tout ce corps gonflé d'amour-propre, dressé dans son orgueil superbe, n'aboutira un jour qu'à une poignée de cendre qui se perdra dans la poussière, qui disparaîtra comme la cendre au vent... Quelle folie de vouloir être estimé, honoré, glorifié, de se croire quelque chose quand on n'est rien qu'une pincée de cendre !

Je me penche sur la terre où je retournerai. Je vois la place du cimetière où l'on a conduit mes parents, où peut-être aussi on me conduira un jour. Je vois la fosse où l'on me descendra. Quand le prêtre arrive, il bénit la tombe et quand le cercueil est descendu, suivant une antique et pieuse coutume, il jette une pelletée de terre sur le cercueil. C'est comme une dernière imposition des cendres : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière ». Et ce geste dit à chacun des assistants : « *Memento,* Souviens-toi... C'est aujourd'hui son tour. Demain ce sera le vôtre... Votre front a été marqué par la mort. Pensez à la mort. Faites d'avance le grand sacrifice. Détachez-vous de tout ce qui passe. Habituez-vous à vivre comme si vous deviez mourir demain... »

L'Eglise a placé cette grande leçon de choses, cette grande méditation sur la mort au commencement du Carême, pour nous faire passer le Carême saintement dans la pensée des fins dernières, dans la pratique de la prière et de la pénitence.

Si nous pensons sérieusement à la mort, nous voudrons mieux vivre, en effet, pour que la mort nous trouve prêts, irréprochables et appliqués à nos devoirs, l'âme débarrassée de ses fautes et les mains chargées de mérites. S. Bernard se mettait souvent en présence de la mort et se demandait : « Si j'allais mourir, est-ce que je ferais telle chose ? Et comment la ferais-je ?... »

Et nous aussi, disons-nous : « Si je devais mourir après cette confession, comment la ferai-je ? après cette communion, comment m'y disposerais-je ? après cette conversation, comment parlerais-je ? à la fin de cette journée, de cette semaine, de ce mois, comment me conduirais-je ?... Aujourd'hui est-ce que je serai le «fidèle serviteur » qui attend avec amour la venue de son Maître ?

* *

O mon Dieu, je vous remercie de me rappeler mon origine, de me faire comprendre mon néant. Inspirez-moi l'humilité, cette grande vertu, vertu de lumière et d'intelligence qui consiste à se voir comme on est : cendre et poussière de la terre, et à accepter cette origine, cette destinée, cet état : être prosterné à terre, avoir l'attitude conseillée par la Ste Vierge à Bernadette : baiser la terre.

* *

O S. Joseph, patron des mourants, vous qui avez rendu le dernier soupir assisté par Marie et par Jésus, vous dont les derniers instants ont été adoucis, consolés, sanctifiés par le rayonnement de leur présence et les grâces obtenues par leurs prières, je vous demande votre assistance et votre protection à mon heure dernière. Préparez-moi par l'humilité et le détachement, par la fuite du péché et la pratique de la vertu, pour que je sois prêt à l'instant où Dieu m'appellera, afin que si l'on descend mon corps en terre, mon âme purifiée monte au ciel, pour entrer dans la joie de son Maître. Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXII

CONVERSATIONS DE MALINES ET SITUATION ACTUELLE

En 1929, l'Angleterre catholique a célébré le centenaire de son « *Emancipation* » (1829-1929). La revue des « *Amitiés catholiques françaises* » (15 août 1929) résumait ainsi les progrès du catholicisme en Angleterre pendant ce premier siècle de liberté ; tant il est vrai que l'Eglise ne demande que la liberté :